

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Abeille



Canadienne.

DEUXIÈME

LIVRAISON.

Vol. I.]

QUEBEC, 14 DECEMBRE 1833.

[N^o. 2.]

SOMMAIRE.—*Apperçu Historique sur l'Industrie Humaine.*—*La Baleine.*—*Baromètre animal.*—*Le Sylphe.*—*Impromptu.*—*Le Jubilé.*—*Milton.*—*Grotte de Pausilippe.*—*Evaluation des vols commis à Londres en 1831.*—*Anecdotes.*

APPERÇU HISTORIQUE SUR L'INDUSTRIE HUMAINE.

QU'EST-CE que l'industrie humaine ? Ce n'est point une science ; elle existait avant toutes les sciences, et elle emprunte d'elles aujourd'hui ses plus éclatantes ressources : ce n'est point un art ; tous les arts, tous les talens doivent leur naissance à l'industrie : ce n'est point le génie ; elle n'en a ni le feu, ni la lumière, ni la marche rapide. Qu'est-ce donc que l'industrie humaine ? c'est une faculté intellectuelle qui, d'un côté provoquée par l'intérêt ou le besoin ; de l'autre, secourue par la méditation, le jugement, l'imagination, et très-souvent par le hasard, rapproche les effets et leurs causes, calcule les moyens et leurs produits, combine les propriétés des corps et des substances, en tire les élémens industriels dont se composent les procédés de nouvelle invention dans tous les genres d'utilité, d'amusement et de luxe.

D'après cette définition, il n'y a plus de parallèle à faire entre l'industrie de l'homme et celle des animaux. Les produits de l'industrie humaine sont volontaires, réfléchis, variables, illimités, et ne s'acquièrent pas sans travail. L'industrie des animaux est aveugle, forcée, nécessaire, très-bornée, toujours la même et sans invention pénible. Il ne dépend pas de l'abeille de varier la forme géométrique et symétrique de ses alvéoles ; le castor, sans principes d'architecture, construit, avec solidité son habitation régulière ; l'araignée fait toujours sa toile de la même manière ; les coques de vers à soie se ressemblent toutes par le travail et pour la forme ; la jeune hirondelle est toute aussi habile que sa mère pour la construction de son nid ; le rossignol n'enseigne pas à ses petits l'art de filer des sons mélodieux ; pourquoi le formicaleo, tristement blotti au fond d'un entonnoir de sable mobile, pour y attendre, avec une infatigable constance, l'insecte imprudent qui vient donner dans le piège, ne tente-t-il pas une autre ruse plus prompte et plus expéditive ? L'adresse du vol chez les oiseaux, l'art de nager chez les poissons, l'instinct qui porte le canard, à peine sorti de la coquille, à s'échapper de dessous les ailes de la poule couveuse, pour se lancer à l'eau, et tant d'autres merveilles dont le spectacle ne nous surprend plus, parce que nos yeux y sont accoutumés ; tout nous prouve que l'industrie des animaux tient plus à leur organisation matérielle, et qu'elle est plutôt un don de la nature, qu'elle n'est le résultat de leur intelligence et de leur volonté.

Mais, laissons-là l'industrie des animaux pour nous occuper de celle de l'homme. Jettons un coup d'œil rapide sur ses différentes époques, pour mieux faire sortir le tableau de ses efforts de ses progrès.—[à continuer.]

BALEINE.

LA Baleine est le plus grand de tous les animaux; son corps est une énorme masse de soixante-dix, quatre-vingt et jusqu'à cent pieds de longueur, sur presque autant de circonférence à l'endroit le plus gros qui est près de la tête, laquelle occupe à peu près un tiers de la grandeur totale. L'ouverture de la gueule est de près de vingt pieds, les mâchoires ne sont pas armées de dents, mais garnies de longues et larges lames d'une sorte de corne noire, flexible, élastique et qui finit par se franger aux bords en manière de soie de sanglier. Ces lames, appelées *façons*, servent à la baleine comme de grands râteaux, avec lesquels elle va recueillant au fond de la mer. Sa nourriture qui ne consiste pas en poissons, mais en petits animaux marins, et en particulier, d'une sorte d'insecte assez petite qui fourmille sur le fond de plusieurs mers, spécialement dans celle du nord.

La langue de la baleine est d'une substance grasseuse et si molle que lorsqu'on l'a tirée hors de sa bouche, on ne peut plus l'y faire rentrer; les yeux sont extrêmement petits pour un si grand corps, ils sont placés à dix-huit ou vingt pieds l'un de l'autre. Ils sont recouverts de paupières garnies de sourcils, comme dans les animaux terrestres. Il n'y a pas d'oreille extérieure, mais l'épiderme (première peau) enlevé, on distingue un peu derrière l'œil une tache noire, qui marque le conduit auditif; et malgré ce peu d'appareil dans l'organe, la baleine a l'ouïe très sensible. Sur la tête est ouvert le tuyau ou *évent* par lequel elle aspire l'air, et rejette l'eau avec une force et un bruit prodigieux; aux côtés du corps, près de la tête sont deux grandes nageoires de six et huit pieds de long; la queue, qui est étendue horizontalement, est si grande et si forte, qu'un coup de cette queue renverse, dit on, un petit bâtiment. Tout le corps de la baleine est recouvert d'un cuir fort dur, de couleur noire, sans aucun poil et lisse, hormis qu'il est souvent encroûté de coquillages qui s'y attachent, et y multiplient comme sur un rocher.

La baleine dans sa forme extérieure présente celle d'un monstrueux poisson, mais à l'intérieur son organisation offre presque celle d'un énorme quadrupède; ce sont, non des arrêtes, mais de véritables os, moins durs et compactes, à la vérité, que ceux des quadrupèdes terrestres, mais qui sont néanmoins de la même nature. Parmi les os de la baleine on distingue les côtes conformées de même que celles des animaux de la terre; on remarque ceux de ces os qui soutiennent et meuvent les nageoires, qui tant par leur structure que par l'usage qu'en fait la baleine pour embrasser et emporter son baleineau, ressemblent à des bras.

La baleine ne produit à chaque portée qu'un seul baleineau; la mère le tient et le transporte entre ses nageoires ou ses bras, et pour l'allaiter, elle se couche de côté à la surface de la mer, et le petit s'attache aux mamelles. Son lait ressemble, dit on, au lait de vache.

C'est par le moyen de sa queue que la baleine se porte en avant. Les nageoires ou bras ne lui servent que pour se diriger et aller de côté. La grosseur de ces animaux les empêche d'approcher des côtes.

Quelque utile que soit la pêche de la baleine, il s'est passé des siècles avant que des hommes aient osé la tenter. Les Basques, peuple qui habite l'extrémité méridionale de la France, sont les premiers qui l'aient entreprise vers le 15^e siècle, et qui aient enhardi les autres peuples maritimes de l'Europe aux détails de cette pêche périlleuse. On y emploie un certain nom.

briè de chaloupes munies de harpons, de lances, et d'une grande quantité de cordes. Le harpon est un instrument de fer légèrement trempé, de trois pieds de longueur, avec un manche de bois de six pieds de long, plus gros en haut qu'en bas. La pointe du harpon est triangulaire, et a la forme d'une flèche. A ce fer près du manche est attachée la harpoire qui est une corde de six à sept brasses de longueur sur un pouce d'épaisseur. Elle doit être faite du chanvre le plus doux et le plus fin sans être goudronnée. Cette corde est liée à une autre goudronnée et plus forte, placée à l'autre bout du harpon, pour suivre le poisson dans sa fuite.

Les lances ont quatre pieds de longueur et sont garnies de manches de bois qui en ont environ le double. On s'en sert pour achever de percer la baleine lors qu'elle reparait sur l'eau après avoir été harponnée.

Le bâtiment étant arrivé dans les parages où doit se faire la pêche, se tient à la voile, et on suspend à ses côtés les chaloupes armées de leurs avirons. Aussitôt que le matelot, en vedette au haut du mât, crie, *baleine!* l'équipage se jette dans les chaloupes, et dès qu'on est à portée de la baleine, le harponneur se lève et lance son instrument en tâchant d'atteindre l'animal aux endroits les plus sensibles.

Dès que la baleine se sent blessée, elle prend la fuite et plonge dans la mer. On file alors la corde et la chaloupe suit la direction de la baleine. Le bâtiment toujours à la voile, la suit aussi, tant à fin de ne point perdre ses chaloupes de vue, qu'afin d'être à portée de mettre à bord la baleine harponnée.

Les baleines blessées rejettent l'eau mêlée avec leur sang de toutes leurs forces, et avec un bruit qui s'entend d'aussi loin que du gros canon; mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou qu'elles sont tout-à-fait épuisées de fatigue, elles ne rejettent plus l'eau que faiblement. Aussitôt qu'une baleine est blessée ou mourante, l'effort de tous les pêcheurs se réunit pour la conduire au vaisseau. En y arrivant, la baleine y est attachée avec des cordes ou des chaînes, la tête vers la poupe ou l'arrière du vaisseau, et l'endroit où l'on a coupé la queue de la baleine, vers la proue ou l'avant; ensuite deux chaloupes se placent de l'autre côté de l'animal. Les pêcheurs se mettent sur la baleine, vêtus d'habits de cuir, avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles, pour mordre sur la peau glissante de l'animal; et de plus ils tiennent au bâtiment par une corde qui les lie par le milieu du corps. Dans cet état, ils coupent le lard dont toute la baleine est recouverte sur dix ou douze pouces d'épaisseur, par tranche qu'on tire sur le pont, où les matelots les découpent en petits morceaux pour les jeter dans les tonneaux.

On fait fondre la graisse de baleine pour en faire de l'huile. Cette huile sert à bruler, à faire le savon; elle entre dans la préparation des draps, des cuirs; elle sert aux peintures, à délayer le brai, pour enduire et spalmer les vaisseaux; aux architectes et aux sculpteurs, pour une espèce de détrempe avec céruse ou chaux qui durcit, fait croûte sur la pierre et la garantit des injures du tems. A l'égard des fanons, leur usage s'étend à une infinité de choses. On en fait des busques, des parasoles, des corps et autres ouvrages.

—00000000—

BAROMETRE ANIMAL.—Prenez une petite grenouille verte, de celles qu'on trouve sous les haies ou les charmilles; introduisez la dans une carafe de verre blanc, dans laquelle vous mettrez auparavant de l'eau à la hauteur de quatre doigts à peu près, et un peu de terre; vous placerez aussi dans cette

bouteille une petite échelle de bois qui va du fond jusqu'à la naissance du col de la carafe.

Vous couvrirez la carafe avec un parchemin, que vous piquerez avec une grosse épingle pour y donner de l'air.

La grenouille se tient en haut du col de la carafe, tant que le temps est au beau, et elle descend le long de l'échelle dans l'eau pour annoncer la pluie.

Il faut de tems en tems, comme tous les huit ou quinze jours, changer l'eau.

On a vu de ces grenouilles vivre trois ans entiers sans qu'on leur ait donné aucune nourriture.

On tient la carafe sur un fenêtré, mais dans les tems de gelée on la met dans l'appartement pour que l'eau ne gèle pas ; il ne faut pas la mettre sur une cheminée, ni dans un endroit trop chaud.

—00000000—

POESIE.

LE SYLPHIE.

Je suis un Sylphie, une ombre un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,
Léger parfum que le zéphir enlève,
Angeau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir ;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule en songe peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux ;
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige ;
Et, m'élevant de suaves odeurs,
Sans que mon pied fuisse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance ;
Et, récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieus comme un long filet d'or,
Et les mortels disent : « C'est une étoile
Quid'un ami vous présage la mort. »

ALEXANDRE DUMAS.

POURQUOI !

Dis-moi, sais-tu pourquoi, près de la fleur timide,
Toujours on voit ramper le ver, insecte impur ?
Pourquoi toujours au fond de la source limpide,
La vase est toujours prête à ternir son azur ?
Sais-tu quand ton regard sur mon regard s'a'tache,
Pourquoi toujours ton sein exhale un long soupir ?
Quand je hais ton front, ô doux angeau sans tache !
Tu me parles de l'avenir.

Pourquoi toujours ce veidu milieu de notre âme,
Qui vient emprisonner le plaisir, le bonheur,
Posant sa main de glace à notre amour de flamme,
Nous jeter les accents de sa voix de malheur ;
Pourquoi toujours du ciel, malgré leur transparence,
Les vastes champs d'azur ont des voiles pour nous ?
Pourquoi dans cette vie une vague espérance
Jusqu'à la fin nous soutient tous !

C'est que l'homme après tout n'est qu'une créature
C'est que sur cette terre il n'est rien de parfait,
Qu'en nous le prodigant l'auteur de la nature
Tient cachée à nos yeux la source du bienfait ;
Que notre âme exilée, hélas ! d'une autre sphère,
Veut toujours, mais en vain, s'élever vers les cieus.
Et si notre âme un jour pénètre le mystère...
Alors, anges, nous serons dieux ! !

A. RAVT.

—00000000—

JUBILÉ.

Le Jubilé était chez les Juifs dans la loi de Moïse, une solennité publique qui se faisait après la révolution de sept semaines d'années, de cinquante ans en cinquante ans, lors de laquelle tous les esclaves devenaient libres, toutes sortes de dettes étaient remises, et tous les héritages retournaient en la possession de leurs anciens maîtres. Au vingt-cinquième chapitre du Lévitique, il est ordonné aux Juifs de compter sept semaines d'années, c'est-à-dire, sept fois sept qui font quaranté neuf, et de sanctifier la cinquantième année. Les Juifs ne vendaient pas leurs biens et leurs terres à perpétuité, mais seulement jusqu'à l'année du Jubilé.

Le Jubilé, chez les Chrétiens, est une cérémonie, une solennité ecclésiastique qu'on fait pour gagner une indulgence plénière que le pape accorde extraordinairement en certains tems et en certaines occasions. Les papes

accordent ordinairement un jubilé extraordinaire à leur avènement. Le jubilé fut établi par Boniface VII, en l'an 1300, et il voulut qu'il ne se célébrât que de cent ans en cent ans. L'année de cette célébration apporta tant de richesses à Rome, que les Allemands l'appelaient l'année d'or.—Clément VI réduisit la période du jubilé à cinquante ans. Urbain VI voulut qu'on le célébrât tous les trente-cinq ans, et Sixte IV tous les vingt-cinq ans, et il ne fit que publier la Bulle de Paul II qui l'avait ainsi réglé. Boniface IX en accorda en divers lieux à plusieurs princes et monastères. Depuis on les a rendus plus fréquens, et le pape en accorde selon les besoins de l'Eglise. Chaque pape donne présentement un jubilé, l'année de sa consécration. Pour gagner le jubilé la bulle oblige à des jeûnes, aumônes, prières, et à visiter les églises où sont les stations du jubilé. Au temps du jubilé toutes les indulgences sont suspendues. Le jubilé autrefois s'appelait le grand pardon.

—00000000—

LA SEMAINE.

9. Décembre.—Jour anniversaire de la naissance de Jean Milton, poète épique anglais, né à Londres en 1608.

Ses mœurs furent pures et sa vie frugale. Il ne buvait presque pas de vin, et n'usait que d'alimens fort simples. Il aimait toujours les exercices du corps, particulièrement les armes. Ayant, sur la fin de ses jours, perdu la vue, il fit construire une machine dans laquelle il se faisait balancer. Il se levait très matin, étudiait jusqu'à son dîner, après lequel il s'amusa à jouer de quelque instrument ou à chanter; il avait la voix belle, il était habile dans la musique. Le soir il mangeait quelques olives, buvait un verre d'eau, fumait une pipe et se couchait. C'était pendant la nuit qu'il composait ses vers. Quand il en avait fait un certain nombre, il sonnait; sa femme ou une de ses filles descendait; il dictait ses vers; et souvent, lorsqu'il en avait dicté quarante, le lendemain il les réduisait à vingt.

Il avait été marié trois fois. Il voulut répudier sa première femme qui l'avait quitté un mois après son mariage, sous prétexte que sa famille était du roi, et que son mari était républicain. Il composa un traité sur le divorce. En conséquence des principes qu'il y avait émis, Milton rechercha en mariage une jeune personne qui avait beaucoup d'esprit et de beauté. Cette nouvelle alarma sa femme qui se rendit dans la maison d'un ami où Milton devait se trouver. Il la vit sortir tout-à-coup d'une chambre voisine; elle se précipita dans ses bras; son premier mouvement fut de la repousser; elle se jeta à ses genoux; et fondant en larmes, elle le conjura de lui pardonner et de la reprendre. Il fut attendri, et pleura de son côté. La réconciliation se fit et fut sincère. Il a décrit cette même scène touchante entre Adam et Eve dans le dixième livre de son *Paradis perdu*.

Voici ce qui fit naître à Milton l'idée de ce poème épique. Voyageant en Italie, dans sa jeunesse il vit représenter à Milan une comédie dont le sujet était *Adam ou le péché originel*. C'était le comble de l'extravagance par la manière dont il était traité; mais Milton découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît ridicule au vulgaire, dit un auteur illustre, un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. L'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés et les vengeances du créateur, la source de nos malheurs et de nos crimes, sont des objets du pinceau le plus

hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination.

Milton conçut d'abord le projet de faire de la farce italienne d'*Adam*, une tragédie qu'il exécuta à moitié, et ensuite un poème épique qu'il finit après neuf ans de travail. Lors qu'il travailla à ce poème, il était déjà d'un âge avancé, avait perdu la vue, et vivait dans l'infortune et au milieu des inquiétudes sous Charles II, qui pouvait se ressouvenir de la *défense du peuple anglais* et autres écrits séditieux de cet esprit républicain. Ce fut dans cet état que Milton composa ce poème merveilleux, qui surpasse non seulement tous les ouvrages de ses contemporains, mais ceux même qui étaient sortis de sa plume dans la vigueur de son âge et dans la prospérité de sa fortune.

Milton, aveugle, se faisait aider dans ses études par ses filles qui étaient au nombre de trois, et aux quelles il avait fait apprendre à lire et à bien prononcer huit langues qu'elles n'entendaient point. Elles ne connaissaient que l'anglais, et leur père disait souvent en leur présence qu'*une langue suffisait à une femme* : mais il voulait qu'elles fussent en état de lui faire les lectures dont il avait besoin. On a su par l'une d'elles, que ce qu'il se faisait lire le plus souvent était Isaïe en Hébreu, Homère en Grec et les *Métamorphoses* d'Ovide en latin. Outre les langues anciennes, il possédait la Française, l'Italienne et l'Espagnole.

Malgré toutes ces connaissances, Milton, vivait ignoré ; et lorsqu'il eut achevé son poème, il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulut l'imprimer. Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin Thompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Thompson.

Milton composa un second poème épique sur la tentation de Jésus-Christ, qu'il intitula le *Paradis recourré*. L'auteur le mettait au-dessus du premier ; mais il lui est bien inférieur : ce qui a donné occasion à un critique de dire que l'on trouve bien Milton dans le *Paradis perdu*, mais non pas dans le *Paradis recourré*.

Milton est mort à Brunhill le 15 Novembre 1674, à l'âge de 66 ans.

—00000000—

GROTTE DE PAUSYLIPPE

Son antiquité.—ses dimensions.—aspect qu'elle présente le jour et la nuit.—

Tombe de Virgile.

Le Pausylippe est un promontoire qui s'élève auprès de Naples. Il sépare cette ville de la campagne fabuleuse où l'imagination des anciens plaçait l'enfer mythologique.

La grotte est une grande route taillée de tems immémorial dans le tuf volcanique. Le célèbre géographe et historien grec, Strabon, mort sous Tibère, vers l'an 25 de l'ère chrétienne, et Sénèque le philosophe, mort vers l'an 65 sous Néron, en parlent dans leurs écrits. Elle a environ un mille de longueur, 28 pieds de large, et suivant les endroits que l'on mesure, de 30 à 50 pieds de hauteur. Trois voitures peuvent y passer de front. Des dalles de lave en forment le pavé. Elle conduit de Naples aux villes de Pazuoli, Baia, Cumès et autres.

Pendant la nuit, des lampes suspendues de distance en distance à son plafond grossièrement taillé, répandent une assez grande clarté. Mais dans

le jour la lumière y pénètre à peine. Deux fois l'an seulement, aux mois de février et d'octobre, les derniers rayons du soleil la traversent tout entière. Le reste de l'année, c'est un spectacle étrange de voir au milieu d'une obscurité faiblement transparente, l'agitation qui règne sans cesse dans cette longue galerie ; on ne saurait, sans éprouver d'abord quelque effroi, entendre ensemble les roulemens des voitures de toute sorte, venant du côté opposé, le trot et le hennissement des chevaux, les troupeaux bêlans ou mugissans, les voix, les cris des passans et des voyageurs, tous ces cris confondus, rebondissant sur la voûte, et se multipliant en échos dans les enfoncemens qui s'ouvrent de distance en distance des deux côtés et fuient sous le promontoire.

A l'entrée de la grotte, en venant de la ville, se trouve une tombe romaine creusée dans le roc. C'est celle de Virgile. On a voulu contester l'authenticité de ce monument, mais les indications précises données par les anciens auteurs, des témoignages qui forment une chaîne presque non interrompue depuis la mort de l'illustre poète jusqu'à nos jours ne permettent guère de conserver de doute à cet égard. Beaucoup de faits historiques qui sont regardés comme certains, sont loin d'être entourés d'autant de preuves.

Autrefois, un laurier fleurissait sur cette tombe. Il n'existe plus : mais le peuple, en passant, se signe et s'agenouille, comme devant les restes de quelque saint inconnu ; les étrangers s'arrêtent devant la pierre pour y graver leurs noms ou pour rêver au génie dont elle consacre la mémoire.

—00000000—

EVALUATION DES VOLS COMMIS A LONDRES EN 1831.

1o. Par les domestiques	- - -	17,750,000 fr.
2o. Sur la Tamise et sur les quais	- - -	12,500,000
3o. Dans les docks et sur la voie publique	- - -	13,000,000
4o. Par la fausse monnaie	- - -	5,000,000
5o. Par les faux billets de banque	- - -	4,250,000

Total - - - 52,000,000

Londres étant habitée par 1,200,000 personnes, sans compter celles dont nous allons parler, c'est un impôt de 43 fr. 75 c. par tête que prélève chaque année la misère ou le crime sur l'opulence ou sur le commerce.

Ce tableau, emprunté à la *Revue britannique*, qui le donne comme dressé d'après les ordres du lord-maire, paraît exagéré au premier abord ; mais, quand on apprend qu'à la même époque il se trouvait dans cette ville 20,000 personnes sans moyen d'existence, 20,000 voleurs, escrocs, filous ou *résurrecteurs*, 16,000 mendiants, et 8,000 individus reçus dans les salles de la Société d'asile ; quand on se rappelle que Londres est la capitale d'un royaume dévoré par le paupérisme, où les propriétés territoriales sont accumulées dans un petit nombre de familles par les substitutions et par les majorats, où les douanes maintiennent les grains à un taux élevé, où l'opposition continuelle du luxe et de la misère fait naître des tentations sans cesse renaissantes, on ne sait ce qui doit le plus étonner, la grandeur du mal ou la difficulté que le gouvernement semble trouver pour y porter remède.

—00000000—

ANECDOTES.

L'on demandait un jour à M. Locke, comment il avait pu acquérir tant de

connaissances, en même tems si variées et si profondes. Il répondit qu'il ne savait le peu qu'il savait à n'avoir pas eu honte de se faire éclairer sur les choses qu'il ignorait, et à la règle qu'il s'était faite, de converser avec toutes sortes d'hommes sur les sujets qui faisaient l'objet de leurs occupations ou de leurs métiers.

—00000000—

Le Khan de Tartarie, qui ne possède pas une seule maison dans le monde, n'a pas plutôt fini son repas qui consiste en lait de jument et en chair de cheval, qu'il fait proclamer par un héraut qu'il accorde à tous les princes et potentats de la terre la permission d'aller diner.

—00000000—

Le Dr. Fowler, Evêque de Gloucester, au commencement du dix huitième siècle, croyait aux phantômes. L'on rapporte que la conversation suivante eut lieu entre l'Evêque et le Juge Powell :—

“ Depuis que je vous ai vu, ” dit le juge “ j'ai été témoin oculaire de l'existence des phantômes nocturnes. ”

“ Je suis bien aise de voir que vous vous rendez enfin à la vérité ; mais vous dites que vous avez été témoin oculaire, racontez moi donc les particularités de cette histoire. ”

“ Oûi, Milord. C'était, je crois jeudi dernier dans la nuit, entre onze heures et minuit ; j'étais couché dans mon lit quand je fus tout-à-coup réveillé par un bruit nouveau pour moi ; j'entendis quelqu'un monter, et se diriger vers ma chambre ; la porte s'ouvre, je leve mes rideaux, et je vois une lueur foible et vacillante entrer dans ma chambre. ”

“ Elle était bleue, sans doute. ”

“ La lumière était d'un pâle bleu, Milord, et suivie d'un personnage grand et maigre ; ses cheveux étaient blancs, et il était enveloppé d'une ample et large robe ; une courroie de cuir ceignait ses reins, sa barbe était épaisse et effrayante, un grand bonnet à poil couvrait sa tête, et il tenait un long baton à la main. Frappé d'étonnement, je restai quelque tems sans parole et sans mouvement ; cet homme s'avança et me fixa au visage : Je dis alors ; d'où venez vous, et qui êtes vous ? ”

“ Que vous a-t-il répondu, dites moi, que vous a-t-il répondu ? ”

“ Voici la réponse qu'il me fit : Je suis un des hommes du guet de nuit ; j'ai pris la liberté de monter ici pour dire aux gens de la maison que la porte de dehors était ouverte, et que si on ne la fermait pas, ils seraient volé probablement avant la fin de la nuit. ”

—00000000—

“ Nous croyons devoir prévenir nos abonnés que, si l'Abeille Canadienne reçoit l'encouragement que semble lui promettre sont début, nous serons en état le printemps prochain de nous procurer des caractères plus fins mais aussi lisibles, que ceux dont nous nous sommes servi pour cette livraison. Pour le présent, le nombre de nos abonnés ne nous permet pas de faire ces dépenses, mais à mesure qu'il augmentera, nous ferons des améliorations à l'Abeille qui ne pourront manquer de la rendre plus intéressante. ”

—00000000—

“ Nous prions ceux de nos abonnés, qui n'ont point reçu la 1re livraison de l'Abeille Canadienne, de vouloir bien nous le faire savoir, et d'envoyer en même tems au Bureau de M. Fréchette & Cie. le nom de la rue où ils demeurent, afin que nous puissions la leur envoyer. ”